

A surreal painting depicting a skeleton surfing on a shark's back. The skeleton is in a crouched, balanced position on a surfboard, holding a lit cigarette in its right hand. The shark's mouth is open, showing sharp teeth. The background is a dark blue sea with a large, white, foamy wave. Several meteorites are falling from the sky, leaving long, glowing trails. The overall style is expressive and somewhat macabre.

# *Contre la Réaction*

*Mille nuances de réacs...*



## **Avertissement**

*Puisqu'ici nous nous attaquerons à la Réaction, nous ne chercherons pas à définir la postmodernité et nous renvoyons à ce propos au numéro 2 de la revue anarchiste Des Ruines, dans lequel le dossier «Old school ou post-modernes, les gauchistes nous emmerdent» y est consacré.*

## **Introduction :**

# **Quand critiquer la postmodernité ouvre les vannes de la Réaction**

Constaté qu'on vit une bien drôle d'époque ou la qualifier ironiquement « d'époque formidable » ne dit pas grand-chose de ce qui se joue comme confusion jusqu'au cœur même des aires subversives. Pour ceux qui tiennent aux perspectives révolutionnaires, détourner le regard de ce que l'époque comporte d'aberrant, voire de révoltant, le sourire en coin, se camper les deux pieds ancrés dans son bastion idéologique qu'on défendra contre les avaries des vents nouveaux, voire opérer un repli réconfortant et vain vers un avant qu'on fantasme plus pur, plus simple, plus « normal », et même en se racontant qu'on défend un héritage révolutionnaire aujourd'hui galvaudé, c'est toujours, *a minima*, un très mauvais réflexe. C'est toujours courir le risque, de fait, et même en citant Bakounine comme le fait Tomjo au début de son récit de ce qui s'est déroulé à Saint Imier<sup>1</sup>, de s'installer dans la Réaction.

La forme a parfois un fond : si l'on n'y prend garde, une des leçons de cette époque, c'est que réagir en préservant peut rendre réac, même si ce contre quoi on réagit pose effectivement problème d'un point de vue révolutionnaire. La critique de la postmodernité, pour nécessaire qu'elle soit, vaut-elle de ne pas se préoccuper de ce risque ? Comment ne pas se rendre compte que s'en prémunir est une exigence première, à mettre en œuvre *en même temps* que la

---

1            Intitulé « Mes vacances à Saint-Imier chez les agresseurs bienveillants ».

critique ? Accepter de courir ce risque, le considérer comme secondaire, ne serait-ce pas précisément tomber dans un piège tendu par les poussées idéologiques postmodernes : penser avec la race ou être raciste, valider que toute forme de subversion doit en passer par un bétonnage identitaire ou défendre la norme ? Accepterions nous donc de défendre la norme, la binarité des genres et le racisme parce qu'une partie de ce qui circule dans les milieux qui actuellement s'y opposent nous semble inopérant, confus, voire dangereux ? Alors que répondre à cette question ne devrait pas être bien compliqué, un constat est désormais évident : ne pas prendre ce risque en compte a conduit nombre des critiques de la postmodernité à voir le piège se refermer sur eux, et il arrive trop souvent que les pourfendeurs de la postmodernité s'échouent sans s'en rendre compte, ou s'installent de leur plein gré selon les cas, sur les bords nauséabonds de la Réaction, se mettant à vouloir conserver ce qu'avant ils voulaient détruire.

Et pourtant, comment se résoudre à laisser ce qui peut à bon droit apparaître comme les fondements minimaux d'une perspective révolutionnaire conséquente (la critique de la religion, la subversion en acte des dispositifs de domination, le refus de collaborer avec les instances répressives, voire d'en instaurer...) se retrouver « déconstruit » sans aucun états d'âme, par une aire de la déconstruction qui ne déconstruit jamais par contre ni la morale, ni la justice, ni la répression, ni les identités. De fait, on en est là : des instances répressives s'instituent dans les aires subversives au nom de l'antiautoritarisme ; chez les autodésignés autonomes, faisant fi de toute Histoire du courant dans lequel pourtant on s'inscrit, on considère que s'organiser avec des syndicats, voire des partis de gauche, c'est la base de la lutte ; on peut défendre la religion comme un possible chemin émancipateur voire révolutionnaire ; assigner tout un chacun à une « race » est un outil à la disposition de la subversion ; on peut vouloir lutter contre l'enfermement dans les prisons et les CRA, tout en conditionnant la solidarité à ce dont les enfermés sont accusés ; les sociologues sont nos meilleurs amis ; parler en garde à vue, c'est cool si on le sent comme ça, etc. Pire encore, ne pas adopter sans sourciller ces nouveaux habits de la subversion, c'est risquer immédiatement l'accusation d'être raciste, fasciste, transphobe, sexiste, ou autres idéologies nauséabondes qu'on combat évidemment.

Quelques-uns se glissent dans ces nouveaux habits sans problème et sans même chercher à comprendre ce qui se passe, prêts à toutes les contorsions pour rester dans l'air du temps. De ceux-là on ne parlera même pas ici tellement, comme le roseau courtisan de la fable, toujours prêts à ployer pour plaire, ils nous dégoûtent. D'autres cherchent à réagir, à agir contre ce qui se passe, en essayant d'instiller un peu de doute dans ces certitudes fortement contre-intuitives pour quiconque a jeté ne serait-ce qu'un coup d'œil rapide à l'histoire

révolutionnaire, mais qui pourtant se normalisent à une vitesse hallucinante, des salons des squats à France Culture. Quand une mauvaise revue universitaire à prétentions marxisantes ordonne : « Pour lutter contre le racisme il faut penser avec la race et ceux qui ne l'acceptent pas sont des racistes ! »<sup>2</sup>, quelques-uns osent soulever la question des conséquences de l'adoption de ce prisme, et cherchent à sortir de ce débat hallucinant par le haut, c'est-à-dire en refondant un universalisme révolutionnaire concret. Nous faisons partie de ceux et celles qui n'ont pas l'art de la contorsion, et qui tiennent suffisamment à maintenir ouvertes des perspectives révolutionnaires pour considérer qu'il y a à lutter contre ces chimères dangereuses. Pour autant ce risque de frôler la réaction par le fait même de réagir contre, nous ne sommes radicalement pas prêts à le prendre.

Or ce texte naît d'un constat douloureux . On a raison de s'offusquer de se faire traiter de raciste parce qu'on défend que séparer l'humanité en race est justement ce contre quoi il faut lutter (accusation contre laquelle il faudrait ne pas se défendre), il n'en reste pas moins qu'il faut bien se résoudre à le constater : nombreux sont les (désormais ex) camarades et compagnons qui sombrent dans le ressentiment réactionnaire, poussés par des nouvelles théories et pratiques dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles s'imposent avec une brutalité qui n'a d'égale que leur revendication complètement idéologique d'être la seule voie de la subversion, au point qu'il existe désormais, à côté des prosélytes d'une post-modernité qui commence déjà à sentir le vieux et le rance, une ère de ses pourfendeurs polarisée autour de mille nuances de Réaction, avec ses débats internes et ses courses à la radicalité réactionnaire. Ces nouveaux réactionnaires, comme il y a eu les nouveaux philosophes, après une dérive rapide et dangereuse, se retrouvent à incarner, pour certains avec morgue, une bonne partie de ce qui constitue de fait la Réaction aujourd'hui. Certains, qui ont rejoint leurs nouveaux compagnons de route d'extrême droite, se situent ouvertement désormais hors des champs révolutionnaires (au moins c'est clair !), mais d'autres se considèrent encore au cœur des aires subversives, ce qui rend d'autant plus nécessaire de les combattre et de poser entre eux et nous une ligne de démarcation étanche.

Cette ligne de démarcation, on ne la doit pas aux jeunes bourgeois dits « primomilitants » qui instrumentalisent le racisme ou la domination de genre et nous intimement l'ordre de faire allégeance à leur dernière lubie, comme ceux et celles qui ont orchestré le « scandale » contre la soi-disant transphobie des Fleurs Arctiques au bookfair de Ljubljana l'été dernier<sup>3</sup>. Ces gens qui cherchent

---

2 Axiome formidable découvert comme une épiphanie par la revue *Période*.

3 Pour en savoir plus voir les texte «Vous n'avez donc que ça à faire ? Petite

à nous faire reconnaître que nous sommes racistes et transphobes et que c'est somme toute normal puisque dans leur analyse fine comme du mauvais lego, le racisme et la transphobie sont systémiques donc applicables à tout un chacun (ils avouent d'ailleurs eux-mêmes l'être), nous horrifient. Contrairement à eux, jamais nous ne considérerons que le racisme, le sexisme, la transphobie ou l'homophobie sont « normaux »<sup>4</sup> et qu'il suffit de se reconnaître affublé de toutes ces tares pour s'en trouver magiquement lavé et gagner le pouvoir d'en accuser les autres, processus dans lequel à aucun moment on ne lutte, ni contre le racisme, ni contre les racistes. Cette démarcation étanche, c'est à nous-mêmes que nous la devons, aux perspectives révolutionnaires que nous continuons à réfléchir et à défendre, à notre refus plein et entier de l'autorité, de l'exploitation, de la domination, des normes mortifères. Contrairement à cette cour malsaine en recherche perpétuelle de bouc émissaires, nous pensons que ces questions sont sérieuses, que les racistes et les transphobes ça existe pour de vrai, et qu'il faut absolument lutter contre, avec conséquence.

---

histoire instructive d'un déplacement collectif dans les Balkans » lesfleursarctiques.  
noblogs.org/?p=2737

4 On comprend mal comment il serait possible de se définir comme raciste, quand bien même le racisme serait systémique.

## **I. Les signaux qui pourraient a minima alerter...**

On va partir d'un étonnement : on a vu, et ça n'est pas une surprise, que réagir à ce qui cherche à s'imposer comme subversif, voire comme *la* subversion tout en glissant irréversiblement vers ce qu'on conteste, peut faire glisser soi-même dans une réaction symétrique. On tord le bâton dans l'autre sens, on se focalise sur ce qu'on critique sans regarder où on est soi-même en train de se diriger. Mais ce qui étonne, c'est le point de non-retour jusqu'où ce processus peut aller chez certains anti-postmodernes sans qu'aucun signal d'alarme ne s'allume. Prenons quelques exemples pour clarifier ce qu'on entend par « signal d'alarme ».

### **Défendre « l'Occident », vraiment ?**

Ainsi le collectif Lieux communs, dont les publications sont encore, d'après leur site, diffusées dans des librairies d'extrême gauche, en s'insurgeant contre la complaisance de certains gauchistes face à l'emprise religieuse, se focalise sur l'Islam et en vient à défendre l'identité française. Le glissement réactionnaire est évident dans l'interview d'une institutrice de banlieue qui déplore le fait que trop d'enfants aient des prénoms aux consonances étrangères parce que ça empêcherait l'apprentissage de la lecture qui se fait d'abord par les prénoms,

et qui vante les familles d'origine asiatique qui (selon la personne interviewée) savent s'intégrer en donnant généralement des prénoms français à leurs enfants. Comment n'actent-ils pas qu'ils sont largement passés du côté de la réaction ? Comment le fait de réfléchir sans filtres avec les notions de « culture woke », d'« islamogauchisme » notions forgées à l'extrême droite et charriant des points de vue qui s'appuient sur le paradigme du « danger » d'un « grand remplacement », et aller jusqu'à se soucier de savoir « ce qui fait et défait la singularité occidentale » (sic) dans une brochure au titre nauséabond « Repenser l'Occident » peut s'accommoder de la représentation d'être d'extrême-gauche, alors que c'est clairement être devenu complètement faf. C'est suivre le même chemin que Fourest, qui partait quant à elle d'un antifascisme et d'un féminisme très sociaux démocrate pour en arriver à peu près au même point : contre la montée de l'islamisme radical, défendre l'Occident, ses valeurs, sa légitimité historique... et sa chrétienté. Cet exemple, comme ceux qui vont suivre, a quelque chose de glaçant : comment comprendre qu'à aucun moment une alarme ne s'allume dans le cerveau de ceux qui passent de la critique du religieux à la défense de l'Occident. Peut-on se rassurer en considérant que leur point de vue était vrillé dès le départ ? Peut-être, mais la perspective que ce ne soit pas certain a de quoi inquiéter. Pour ne pas risquer de se perdre, si tant est qu'on fasse cas de ce risque, il reste assurément une boussole : regarder où on en arrive et être capable de se dire que si plus rien ne différencie ce qu'on pense de ce que pense l'extrême droite, et qu'on en adopte les prérequis et les perspectives, et bien il y a quelque chose de pourri dans nos certitudes...

## **Revenir au mythe du bon sauvage et aux valeurs traditionnelles des identités locales, vraiment ?**

Nous voyons certaines franges du mouvement décolonial tenter aujourd'hui de mobiliser les identités traditionnelles françaises ou locales et régionales contre la « mondialisation » mais aussi contre la postmodernité<sup>1</sup>, promouvant une vision mythique et passéiste de la société préindustrielle qui permettrait un enracinement vertueux contre quelque chose comme le « déracinement libéral cosmopolite ». Nous pouvons ici citer les rejetons du Parti des Indigènes de la République qui officient maintenant sur la chaîne Twitch-Youtube Paroles d'Honneur, et où défile pléthore d'invités de l'extrême gauche parlementaire et extra-parlementaire mais aussi plus largement certaines parties du mouvement anti-impérialiste.

---

1 Voir la vidéo Youtube : « Qui sont les WOKES ? - On discute » sur la chaîne Histoire Crépuscule avec Wissam Xelka, animateur de Paroles d'Honneur et ancien du PIR.



L'idée en somme est de contrer le capitalisme mondialisé en capitalisant sur les possibles sentiments identitaires (les « affects »), qui auraient été perdus ou auraient grandement diminué en raison du libéralisme, qui aurait volé à différents peuples (ou « races ») leur essence identitaire. Par exemple pour les bouteldjistes, et leur projet « Beauf & Barbares », on fantasme une jonction entre deux catégories fictionnelles : les « barbares » ou « indigènes », c'est-à-dire les habitants des quartiers populaires issus de l'immigration, et les « beaufs » ou « petits Blancs », ces prolétaires blancs d'une France périphérique, à qui le libéralisme et la mondialisation aurait tout pris (mais particulièrement leur spiritualité, leurs valeurs, leurs traditions) *sauf* leur blancheur, offerte en échange<sup>2</sup>. Dans les deux cas, ce vol de valeurs auraient amené à une perte de dignité, de fierté identitaire, qu'il faudrait ainsi restaurer, notamment en concurrençant l'extrême droite traditionnelle sur ce plan pour les « Blancs » (et certains regrettent à cet effet que les français ne se sentent pas « assez français »<sup>3</sup>).

Si certains n'avaient pas encore compris le problème de l'usage politique de l'identité à propos des « indigènes », l'appel actuel des suiveurs de Bouteldja à la « fierté blanche » devrait être suffisant pour mettre la puce à l'oreille de toutes les personnes se réclamant d'un service minimum et salulaire de l'antifascisme.

Une variante de ces observations est celle qui met en avant les « identités provinciales » détruites par l'Etat Nation français jacobin, dans son projet d'unité nationale culturelle et linguistique, notamment en réponse à l'extrême droite qui chouine de la disparition de ces identités en raison de l'immigration. Comme avec les observations sur les sociétés pré-colonisées que peuvent parfois nous servir les anti-impérialistes ou les décoloniaux, on est ici dans le mythe du bon sauvage, qui vivait en paix avec la nature, son microcosme social et ses traditions.

S'il est vrai que la globalisation du capitalisme industriel, appuyé sur le projet colonial des grandes puissances, le commerce triangulaire et l'asservissement de millions de personnes, a provoqué la mise en place d'un système mondial capitaliste axé sur la multiplication des échanges commerciaux, pourquoi avoir une vision idéaliste des sociétés préindustrielles, qui elles non plus n'avaient pas

---

2 Voir le texte « Danse avec les fafs. PDH, Bouteldja et 'l'identité blanche' » sur [mauvaissang.noblogs.org](http://mauvaissang.noblogs.org)

3 Voir la vidéo Youtube « De quelle couleur sont les beaufs ? » sur la chaîne PDH où l'animateur Wissam Xelka nous gratifie de cette perle.

abolit le marché, le pouvoir et l'oppression ?

S'il est vrai que le capitalisme a provoqué une situation d'atomisation sociale, en grappillant petit à petit les espaces de sociabilisation des exploités qui n'étaient pas encore contrôlés par celui-ci, pourquoi penser que la vie de village, les sphères religieuses, les traditions, qui provoquaient évidemment des mécanismes de normalisation et d'exclusion des marginaux, seraient une réponse adéquate à cette situation ?

S'il est vrai que l'État jacobin a cherché, et réussi en partie, à supplanter l'identité nationale aux identités locales qui existaient dans son projet d'unification culturelle et linguistique, pourquoi en viendrait-on à défendre ces identités en rejoignant la défense de la France rurale et de ses terroirs (qui ne mentent pas comme disait Maurras, Pétain et Bouteldja), thème de prédilection de RN et de certaines tendances de la gauche française comme Fabien Roussel et ses saucisses, qui comportent aussi leurs lots d'essentialisation et de réaction ?

On pourrait ajouter ici qu'il est aussi vrai que c'est l'immigration, et le mélange des cultures qu'elle charrie, qui a brouillé les identités nationales/locales mais qui irait le regretter, à part les fafs et leur attachement si sensible à la pureté identitaire ?

S'il est aussi vrai que l'Etat cherche continuellement à faire primer l'identité nationale, avec son projet d'« assimilation à la Nation » pour les étrangers, et ses dispositifs « d'intégration » (apprentissage de la langue obligatoire, connaissance des symboles de la République), pourquoi en viendront on à défendre d'autres identités contre celle-ci, en mettant en avant la religion et son oppression, ou l'identité de « race » ou de « peuple », toujours essentialisante, toujours simplificatrice par rapport à la réalité des corps sociaux, quant à eux toujours hétérogènes et toujours traversés de conflits ?

## **En venir à faire l'éloge des structures de domination du passé pour critiquer celles du présent, vraiment ?**

On peut déjà aussi considérer, *a priori*, que quand la critique de l'existant et de ses structures de domination amène à prôner le retour à un passé qui serait bien plus chouette ou à une nature humaine qui ne serait pas pervertie par la

technologie et la consommation et qu'on situe il y a quelques siècles, à une pureté des vrais besoins, on est déjà sur un chemin dangereux, aux ramifications possiblement mystiques (on est tous les enfants de Gaïa<sup>4</sup>) ou complètement réacs, au sens propre, nostalgique d'un passé ancré dans le terroir et ses vraies valeurs, le travail, le village et son église, la morale, bref l'ordre garanti par le contrôle de proximité du travail, de la famille et de la religion. On peut critiquer le fait que ce danger est latent dans le fait même de centrer sa critique du monde sur la question technologique. Néanmoins il est évident que cette critique fait partie du corpus révolutionnaire et subversif, chez les primitivistes par exemple. A partir de là cependant, certains anti-postmodernes critiques de la technologie (mais pas tous bien sûr) ont dérivé dans la Réaction. On peut prendre comme exemple le collectif Pièces et main d'oeuvre de Grenoble (PMO), qui passe allègrement dans les années 2010 d'un point de vue anti-tech radical centré sur la lutte contre les nanotechnologies à une critique complètement réactionnaire de la post modernité perçue comme l'intégration totale et l'achèvement de la technophilie. Il y a fort à parier que ce glissement dans la Réaction est pensé par le collectif au contraire comme un élargissement vertueux du point de vue, un approfondissement des perspectives... vers la défense de l'ordre moral et de la norme.

Le monde actuel, ses dispositifs de contrôle et de répression sont effectivement façonnés par les technologies qui les rendent possibles et les déterminent. Mais comment ne pas voir que quand on se met pour le critiquer à défendre l'ancien monde et à penser (et écrire) que le FN pose les bonnes questions et qu'il est plus émancipateur de s'adresser à des policiers qu'à des machines, on en vient à défendre le contrôle et la répression, qui appartiennent au même nanomonde contre lequel il fallait se battre, au lieu de les attaquer ?

## **N'avoir en tête que l'exemple de la transition de genre dès qu'il s'agit de critiquer la postmodernité, vraiment ?**

L'obsession pour la transition de genre en tant que « problème », cité comme un exemple parmi d'autres, mais toujours en premier, et à toutes les sauces, pourrait induire un recul autocritique salvateur à tous les anciens « libertaires » et gauchistes qui s'embourbent dans leur désormais assumée transphobie. Avant

---

4 Lire à cet effet le texte «A propos de l'hypothèse Gaïa» d'André Dréan sur le site Non Fides : <https://www.non-fides.fr/?A-propos-de-l-hypothese-Gaia>

d'être décomplexée, c'est d'abord par l'orientation obsessionnelle vers cette question dès lors qu'il s'agit de critiquer pêle-mêle la médecine, l'individualisme libéral, les « enfants rois » (autre obsession des réacs) ou les dérives identitaires, qu'on peut identifier ce glissement dangereux. Quand on s'attaque au monde tel qu'il est aujourd'hui en montrant une obsession contre une catégorie de personnes, c'est déjà un problème. Mais quand ces personnes sont objectivement marginales et marginalisées, comme le sont les personnes trans (il suffit pour le constater de sortir de l'obsession pour voir que la transidentité n'est à aucun titre une norme sociale acceptée...), ne faudrait-il pas se poser quelques questions ? Pour critiquer la soumission des corps à ce qu'on peut identifier comme des injonctions du capital au libéralisme et au repli sur s'occuper de soi, pourquoi ne pas s'intéresser à des secteurs normaux et normalisants (le sport, la diététique, le business de l'esthétique) ? Certes les personnes trans font partie de ce monde (les détracteurs de la post modernité aussi...), et c'est dans ce monde que la dysphorie de genre et autres questionnements autour du genre s'expriment, et parfois se résolvent par la décision de transitionner, de manière médicale ou non. Mais en quoi les personnes qui transitionnent seraient-elle l'exemple nécessaire, si ce qu'on veut critiquer est bien une disposition générale du capitalisme à nous orienter davantage vers nous-mêmes que vers la lutte contre ce monde ? Pourquoi considérer que la généralisation et la radicalisation du point de vue critique de notre époque devrait en arriver à la critique « des modifications du corps », et ne pas voir que depuis que l'humanité existe, à ce qu'on peut en savoir, les corps sont modifiés, esthétisés, transformés, avec des pratiques de transformation parfois réversibles, mais aussi souvent fortement impactantes et définitives. Quand des livres, tribunes, etc. sortent pour défendre un féminisme qui serait attaqué par « l'idéologie trans », c'est bien d'une obsession contre la transition de genre qu'il faut alors parler, obsession qui est somme toute bien tristement banale et ne fait que reconduire la peur de ce qui est anormal. Bien souvent c'est aussi, comme l'homophobie, révéler qu'on est soi même dans le déni de ses propres questionnements, puisque la construction de genre est pour tout le monde un processus complexe, plus ou moins douloureux, et que se caler sur la norme peut-être tout simplement un choix de facilité apparente qui se paiera ensuite en névroses carabinées. Quand Dora Moutot et Marguerite Stern s'insurgent contre « l'idéologie trans » comme problème de santé publique en voyant dans l'éducation nationale une institution poreuse aux adeptes de la transition de genre qui iraient faire de la promotion dans les écoles et mettraient en danger les petits enfants, elles ne font que reconduire des poncifs d'extrême droite développés par exemple au moment de la Manif pour tous, dans la lignée de l'homophobie tradi et de la défense du mariage chrétien. Se faire interviewer par Livre Noir ne permet pas d'en douter, elles se sont installées à l'extrême droite, et s'y

sentent somme toute bien. Mais quand une militante féministe libertaire comme Vanina les cite à l'appui d'une réflexion contre « les leurres postmodernes », et qu'elle reconduit elle-même l'idée que « le queer » est l'ennemi à abattre si on veut lutter contre la postmodernité, elle reconduit aussi les poncifs transphobes de la Réaction. On détaillera plus bas comment le rapport au « queer » sert volontiers de point de passage vers la Réaction, mais il est certain qu'en acceptant de généraliser la critique, légitime, de certaines tendances présentes dans le militantisme trans (qui est aussi généralisable à certaines tendances essentialistes du féminisme historique d'ailleurs), et de considérer qu'il y a « un problème trans », non seulement on s'installe dans la Réaction, mais on se sépare aussi de tout ce que le courant queer a pu et peut encore avoir de subversif. Ce faisant, on se coupe aussi de la possibilité de comprendre que le problème n'est pas « le transactivisme » mais la postmodernité et ce qu'elle bétonne comme fonctionnements identitaires, dans le militantisme trans comme ailleurs. On évite ainsi de voir que sa propre défense d'un féminisme old school est aussi prise dans l'époque (c'est précisément ce mouvement vers la transphobie, en lieu et place de la critique des multiples formes de la domination de genre qui constitue le courant TERF). Même si on est par exemple féministe depuis les années 60 et qu'on est à ce titre bousculée, voire choquée par certains énoncés ou l'évolution de certaines pratiques comme la non-mixité dès lors qu'elles intègrent la transidentité, comment ne pas se rendre compte que militer pour une non-mixité entre « vraies femmes porteuses d'utérus » n'a aucun sens à part instituer les femmes trans, voire les personnes trans en général comme ses ennemies en lieu et place du capitalisme et de l'État ? Ne pourrait-on pas reconnaître presque exactement la peur des masculinistes de se faire « grandremplacer » en tant que genre, et de perdre leur virilité ? Depuis quand des libertaires se sentent-elles essentiellement attaquées par ce que chacun fait avec son corps ? Comment ne pas voir que la domination de genre s'exerce particulièrement sur tous ceux et toutes celles qui cherchent à brouiller la binarité de genre ? Pourquoi être tellement attaché à ce contre quoi on lutte, cette binarité de genre justement, qu'on a tellement peur de ne plus pouvoir l'identifier, jusqu'à militer pour qu'elle se maintienne à tout prix ? À quel moment ces luttes que les marxistes orthodoxes disent « partielles » et qui de fait ont tellement fait pour foutre en l'air le mythe du Grand Soir qui ne peut advenir que de l'organisation en Parti des travailleurs nationaux masculins, se détournent-elles vers une autre forme de contrôle des corps et de refus de toute étrangeté ?

## **Rendre mai 68 responsable de toutes les dimensions libérales du monde actuel, vraiment ?**

Au centre de ces dérives réactionnaires, on trouve toujours de manière explicite ou implicite voire inconsciente, un rejet de tout ou partie de l'héritage révolutionnaire, et plus particulièrement de celui qui est le plus à portée de main, l'héritage de mai 68. La position TERF, par exemple, rejette (et trahit) la tendance libertaire qui devrait a minima conduire à considérer, pour le dire le plus vaguement possible, que chacun fait bien ce qu'il veut de son corps (« mon corps m'appartient », mais le sien aussi lui appartient...). Ce rejet s'autojustifie par une critique elle-même partiellement pertinente mais surtout dangereusement bancal : celle de la récupération libérale des aspirations libertaires. Partiellement pertinente parce qu'effectivement le capitalisme, dont une des caractéristiques est d'être toujours plus récupérateur qu'inventif, travaille son libéralisme au plus près des vies de chacun, et qu'effectivement le coaching et le travail sur soi ont tendance, en se substituant à l'émancipation, à vider de son sens l'aspiration à la liberté. Surtout dangereusement bancales parce que bétonner, contre ce libéralisme, un rejet de ces poussées libertaires qui seraient son origine, c'est d'une part ne rien comprendre au processus de récupération du capitalisme, et d'autre part se couper de la possibilité de tirer des fils subversifs d'un des derniers épisodes qu'on peut qualifier de révolutionnaire dans la période actuelle. C'est très précisément jeter le bébé avec l'eau du bain, et c'est quand même toujours dommage ! Ce qui est déjà particulièrement dommageable à l'état de tendance devient radicalement réactionnaire quand c'est assumé et théorisé comme tel. Clouscard le dernier dinosaure par exemple centre sa critique, qu'il prétend radicale, du capitalisme sur la critique de l'héritage de mai 68, identifié comme origine de ce « capitalisme de la séduction » contre lequel il faudrait construire une digue de refus du plaisir, des désirs au profit de vraies valeurs anticapitalistes comme... la vertu et la morale. On peut dissenter sur Tinder comme forme d'ubérisation des désirs, sur le refus de toute conséquence et de tout engagement qui se normalise comme moyen de « préserver sa liberté », sur la superficialité qui consiste à mettre au premier plan de ses préoccupations ce que les autres disent et pensent de soi, on peut même en faire une dystopie qui sera finalement assez proche de ce que le capitalisme nous propose. On peut aussi voir comment cette manière de faire de toute aspiration à l'émancipation, et en particulier des poussées émancipatrices qui ont émergé dans le sillage de mai 68, un *way of life* tout à fait compatible avec le capitalisme 2.0. Mais considérer que ce sont ces poussées elles-mêmes qui sont à blâmer, voire à réprimer revient tout simplement à choisir de s'inscrire dans la filiation de la vague de droitisation réac

qui a suivi 68. Quand la critique de l'ubérisation des désirs se met à accuser les désirs en eux-mêmes, à s'acharner contre « l'hédonisme » permis par le droit à l'avortement et la contraception, à critiquer féroce­ment « le laxisme » éducatif qui régnerait soi-disant dans les écoles et dans les familles détruites par trop de divorces, ou à agiter une panique stupide autour de la transidentité en tant que risque qui guetterait « nos chères têtes blondes » (le racisme n'est d'ailleurs jamais bien loin quand on défend des valeurs bien française, on en vient à vanter l'ordre, la morale, la restauration de l'autorité du maître et du père de famille. Nous pensons bien au contraire qu'une identification un peu plus sérieuse de la capacité de récupération du capitalisme peut nous conduire à renouer les fils de ce qui, à la source de 68 et dans son sillage, a commencé à mettre à bas ces dispositifs de domination sur lesquels il s'appuie toujours, quoi qu'il en soit de la manière dont il prétend coacher les vies de chacun au plus près de ses désirs tant que leur part subversive reste bien désactivée parce que « libéralisée ». Comment la critique clouscardienne peut-elle séduire autant de militants anti-post-modernes qui continuent pourtant à se considérer comme révolutionnaire, alors que ce qu'elle accuse c'est justement tout ce que l'aspiration émancipatrice a d'incontrôlable ? Comment ces néoclouscardiens peuvent-ils faire le déni de la part de Réaction qu'ils charrient et contribuent à diffuser, quand ils en arrivent à considérer que tous les marginaux ne sont en fait que des jouisseurs (ou « des baiseurs » disait Lundi Matin)<sup>5</sup>, suppôts d'un capitalisme des désirs qu'il faut combattre avec les armes mêmes de la Réaction ?

---

5 Librement inspiré de *La Guerre véritable*, publié sur Lundi Matin après les attentats de novembre à Paris.

## **II. A bas la Réaction ! A bas le libéralisme ! Vive le Queer !**

Le terme queer est désormais couramment utilisé, dans des usages qui dépassent largement son sens de départ, qui renvoie à une insulte en revendiquant une bizarrerie confrontative. En même temps que certains militants LGBT l'utilisent pour normaliser certaines formes de questionnement autour du genre et de la sexualité, et finissent par désigner par là une manière d'être, les ex-révolutionnaire et néoréactionnaires transphobes en font le nom de ce qu'ils abhorrent, se coupant ainsi plus ou moins volontairement de ce que l'utilisation du terme a pu avoir de radical et de subversif. Sur cette question en particulier il nous semble révélateur de constater à quel point, d'un côté comme de l'autre, c'est la subversion qui disparaît, dans une espèce d'entente objective qui va finalement dans le sens de la récupération contre-culturelle, qui aurait ses adeptes, ferments d'une normalisation qui désactive la subversion marginale, et ses détracteurs qui en profitent pour régler son compte à toute possibilité de subversion. Sur ce sujet comme sur d'autre, il nous semble qu'une bataille est à mener.

Le texte signé Tomjo « Mes Vacances à St Imier » tombe complètement dans ce piège, en même temps que son obsession transphobe se déploie en lieu et place de la critique du libéralisme postmoderne qu'il prétend incarner. Très vite, c'est par le terme très vague et très homogénéisé de « queer » qu'il désigne



les militants auxquels il s'oppose. « Queer, c'est ainsi qu'on nommera plus tard les assaillant-es, et c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes (on est au moins d'accord là-dessus) ; bien que certains les appellent les postmodernes, les intersectionnels, les wokes, les bienveillants, les déconstruits ». C'est déjà ce choix qui nous semble caractéristique du choix de la réaction, car il emporte avec lui ce que le mouvement queer peut avoir de plus subversif. Si l'objet de la critique était réellement ce que la postmodernité peut avoir de libéral, pourquoi dans ce cas ne pas le disputer ? Plus encore, à la lecture, nous comprenons vite que lorsqu'il emploie le terme « queer », il désigne en réalité non seulement les militants trans mais plus largement encore l'ensemble des personnes trans. Il conclut ainsi son texte « Comment ne pas considérer les queers comme les agents (objectifs, subjectifs, on s'en fout) des industriels et des États en la matière ? ». Nous y sommes ! Les « queers », sont bien montrés comme des suppôts du capital et de l'Etat !

Cette focalisation est aussi visible dans le texte « Au-delà de l'idéologie queer : un point de vue féministe sur les Rencontres de Saint-Imier » écrit par Kouzma et disponible sur [partagele.com](http://partagele.com), texte qui prétend critiquer celui de Tomjo, contribuant ainsi à valider une ère transphobe au cœur même des milieux subversifs dans le cadre de laquelle des désaccords pourraient se poser et s'approfondir. Kouzma y affirme que « Les féministes radicales refusent de reléguer leur combat en arrière-plan des « vraies luttes de vrais mecs qui font l'histoire », tout comme elles refusent l'idéologie de l'identité de genre et le libéralisme queer. Elles ne croient pas que les hommes cesseront magiquement d'exploiter les femmes dans une société enfin libertaire, s'ils ne daignent pas écouter leur parole aujourd'hui. Elles ne croient pas non plus à l'avènement d'une société anarchiste et queer, car ces deux idéologies sont foncièrement incompatibles. ». « L'idéologie queer » est considérée comme s'affirmant au détriment des « femmes » pensées comme catégorie sociologique bien identifiée, donc. En note de bas de page voici comment l'autrice du texte définit la « pensée queer » : « La pensée queer, opportunément, refuse de se définir autrement que par le brouillage des normes : sans définition solide, il est plus simple d'échapper à la critique. Toutefois, bien que la nébuleuse queer soit diverse et hétérogène, le qualificatif charrie aujourd'hui un ensemble de revendications desquelles il me semble difficile de le départir (pro-identité de genre et transactivisme, pro-prostitution, pro-porno, pro-BDSM, pro-technologie...), tout-à-fait compatibles avec le capitalisme mortifère, en plus de fonder sa pensée sur une appréhension du monde individualiste, dualiste et postmoderne. Je critique cette théorie et ses partisan.es zélées, et non toute personne se réclamant du même qualificatif en dehors d'un cadre politique ». Nous pouvons affirmer clairement que cette

définition nous horrifie. Faudrait-il, pour refuser le libéralisme postmoderne, se mettre à lutter contre la prostitution, contre le BDSM, et, au final, contre la transidentité comme le sous-entend cette liste qui thématise la plupart des angoisses partagées par tous les réacs ? La critique de la postmodernité doit elle vraiment transformer ses adeptes en ligue de vertus promouvant le respect du corps que Dieu nous a donné et l'ordre moral qui va avec ? Voilà qui finalement redonne foi dans la capacité subversive du queer, qui refuse éventuellement avec violence, toute normalisation de corps et toute moralisation de la sexualité...

Pourquoi tout mettre ainsi sur le même plan à part par angoisse de la déviance ? Pourquoi, pour critiquer la technologie, en venir à s'interroger sur comment les gens se perçoivent, sur ce qu'ils font de leur corps et de leur sexualité, en ayant apparemment très peur de la possibilité de subvertir le genre et de brouiller ces catégories binaires ? Mais pourquoi ont-ils tellement peur de l'étrangeté et de l'inconnu ? Ainsi on trouve, plus loin, dans le texte : « Mais ce climat désagréable, qui dépasse largement le cadre de ces Rencontres anti-autoritaires (comme l'illustre la liste d'annulations [sic] et d'agressions émanant de groupes queer partagée par Tomjo), ne doit pas pour autant nous amener à rejeter le féminisme, l'anti-racisme, l'anti-validisme, les revendications bies, lesbiennes et gay, antisépécistes, etc. ». Elle rappelle donc à l'ordre Tomjo en citant tout, sauf... : les trans ! Pourquoi à part parce que la transphobie s'institue ici comme une évidence ? Plus loin, l'autrice reprend l'argument des fameuse paniques morales TERF à propos des toilettes et des douches, et de la crainte, pour les féministes radicales d'être agressées par des femmes trans : « Ainsi, une mère me racontait que les femmes pouvaient à tout instant se retrouver face à des bites, queer bien sûr, en prenant leur douche (dans des endroits non fermés, ce n'étaient pas des cabines individuelles) ». Pour rappel, cet argument typiquement TERF, agrémenté ici d'une référence très pétainiste à la figure maternelle (en quoi une maman serait-elle plus agressée par la vision d'un bite qu'une putain ?), frôle parfois les théories conspirationnistes : les femmes trans seraient des hommes déguisés qui transitionnent *express* pour mieux pouvoir agresser les femmes dans les toilettes... Défendre ainsi que « queer » et « anarchisme » sont foncièrement incompatibles, c'est, en plus de ne rien comprendre au queer, avant tout politiser ses angoisses déraisonnables au lieu de les soigner, contribuer à étaler ce sur quoi la Réaction a toujours fait son beurre : la frilosité paniquée à l'idée de tout éloignement des sentiers de la normalité.

On peut plutôt comprendre le queer, que certains postmodernes et beaucoup de réacs s'acharnent ainsi à enterrer, comme s'inscrivant dans le sillage des luttes liées à la libération des corps (luttes féministes, LGBT, luttes des travailleurs et travailleuses du sexe...), des sexualités, luttes visant la destruction

des normes sexuelles, de la morale répressive, de la binarité des genres etc. Il semble nécessaire aujourd'hui de rappeler à certains l'offensivité de cette perspective, sa portée résolument subversive mais aussi et surtout, sa pluralité, ses conflits internes, sa diversité : dans ces luttes marginales, les franges démocrates se sont toujours confrontées aux franges émeutières et révolutionnaires qui ne souhaitaient ni être intégrées, ni négocier les conditions de la lutte pour une vie meilleure. Ces débats ont existé et doivent continuer d'exister : débat concernant le devenir majoritaire, l'intégration, le rapport à la norme, à se conformer à la désirabilité sociale etc.

On peut considérer les émeutes de Stonewall de 1969 comme un moment marquant de conflictualité forte de minorités contre l'Etat et la police. Ce furent des émeutes en provenance des marges de la société américaine : prostituées, homosexuels, sans-abris, personnes trans, drag queens, etc... bref, toutes celles et ceux qui recourent tout ce qui n'a pas le visage du bon ouvrier travaillant pour nourrir sa famille dont la femme entretient la maison. Ces mouvements qui émergent alors aux quatre coins de l'Europe et aux USA ont permis un élargissement des champs de luttes des aires subversives, à la fin des années 60, qui traînera sa queue de comète dans les années 70, jusqu'aux années 90 avec par exemple aux USA la Georges Jackson Brigade<sup>1</sup>, en France et en Italie les différents courants dits « de l'autonomie désirante », des revues comme *Marges* ou des groupes d'intervention comme le FHAR et sa revue *Fléau social*.

A l'origine le queer ne se réduit pas à un choix d'apparence ou d'appartenance essentialisée, mais plutôt une manière de lutter à partir de manières d'être hors normes, la recherche de rupture permanente avec l'identité, avec toute forme de communauté établie, avec, en soi, toute forme de milieu bien confortable, normé. Dans la lignée du courant punk (et guetté par le même risque de se fondre dans un devenir contre-culturel) le queer pourrait être vu comme un mouvement de destruction perpétuelle de toute forme d'institutionnalisation des normes.

Notre désaccord avec Tomjo, et plus généralement, avec les diverses réactions existant à l'extrême gauche par rapport à ce sujet, n'est donc pas simplement d'ordre terminologique ou nominaliste. Nous pensons que sa manière d'employer ce terme témoigne nécessairement, dans le meilleur des cas, d'une ignorance, dans le pire des cas, d'une volonté de considérer toutes les luttes partant des marges comme des luttes de petit-bourgeois capricieux, d'enfants rois mal dressés soumis à la séduction du capitalisme.

---

1 Pour en savoir plus : *Petite histoire de la George Jackson Brigade* – Aviv Etrebilal | Ravage Editions

Ce choix d'angle d'attaque et de critique de la postmodernité est une impasse qui glisse complètement dans la Réaction. D'ailleurs, pourquoi, dans la liste des événements annulés citée dans le texte et disponible sur le site de PMO (qui les recense), mentionner, notamment, la conférence de Marguerite Stern annulée en 2023 ? Pourquoi s'émouvoir qu'elle ait reçu des menaces ? Nous rappelons que cette dame organise des conférences avec la Cocarde Etudiante, est interviewée par Livre Noir et a récemment publié, avec Dora Moutot, un livre transphobe publié et promu exclusivement par l'extrême droite intitulé « Transmania ». Les propos de Marguerite Stern sont, sur tous les plans, loin de briller par leur subversion et leur portée émancipatrice... : «Oui, proportionnellement, les individus issus d'Afrique et du Moyen-Orient agressent plus les femmes que les Français de culture française. On va me traiter de raciste mais ce sont des faits.»<sup>2</sup> Pourquoi choisir de se solidariser avec elle contre les « woke » et les « transactivistes » ? Pourquoi ne pas réussir à réaliser une rupture nette et définitive avec ce genre de discours ? Pourquoi aussi se solidariser avec Caroline Eliacheff et Céline Masson, pédopsychiatres d'extrême droite participants à l'Observatoire de la Petite Sirène, lobby réactionnaire et transphobe proche de la Manif pour tous sous couvert de « protection des enfants ». Comme trop de critiques de la postmodernité, Tomjo choisit là un camp : celui de la Réaction.

Car, derrière la critique des « queer », du « wokisme », du « transactivisme » se cachent à peine la volonté de contrôle sur ce que chacun fait de son corps, son rapport à la médecine, mais aussi une volonté d'établir une ligne de démarcation entre les vrais sujets révolutionnaires (le bon prolétaire et le bon anarchiste) et les traîtres (les trans petits-bourgeois, suppôts du capital et de l'industrie, ou pour d'autres les « sans papiéristes » qui prennent le parti des migrants au lieu de soutenir les vrais ouvriers français) : en clair d'établir une catégorie d'indésirables (trans, TDS, immigrés...). On retrouve en fait cette panique morale liée à la crainte des classes dangereuses, du lumpen prolétariat, des marges, qui caractérise tous les courants contre révolutionnaires.

Il semblerait donc bien que les aires subversives subissent une dangereuse polarisation qui rend tout le monde inepte en instaurant une autre sorte de campisme : si nous ne pas sommes des post-modernes libéraux vendus au grand capital, nous sommes des marxistes à moustache raffolant de saucissons pensant que rien d'intéressant n'a été ni fait ni pensé depuis 1917, et que, surtout, rien ne s'est passé de subversif dans les années 60-70, voire, comme Clouscard et bien plus encore, que c'est mai 68 qui a inventé le capitalisme postmoderne.

---

2 Magnifique citation trouvable dans son interview dans *Livre Noir* et repartagé par *Valeurs Actuelles*...

### **III. Pour des critiques émancipatrices de la postmodernité**

Face à ce constat, qui a pour nous quelque chose de douloureux, entre autres parce que nous voyons des camarades avec lesquels nous pouvions avoir des points d'accords ou des désaccords éventuellement fructueux s'éloigner vers des contrées sur lesquelles à aucun prix nous n'allons les rejoindre, ou y être repoussés par l'incapacité à dialoguer avec de jeunes militants refusant par principe de transiger sur des questions de vocabulaire dont ils oublient qu'il est nouveau et jargonneux. Par rapport à l'inquiétude qui a présidé à l'écriture de ce texte, il nous semble que ce risque de la Réaction doit être pris au sérieux. Pour autant nous ne pensons pas qu'on puisse ainsi dériver sans raison, et nous ne pensons pas non plus qu'il faille se laisser flotter au gré des caprices de l'époque, sans aucune acrimonie contre son libéralisme. Dans cette dernière partie nous voudrions donc explorer ce qui leste une réflexion révolutionnaire, dans toute sa diversité, avec ses conflits internes, de manière à ce qu'en toute hypothèse se mette à récriminer contre les trans, à défendre l'ordre et la morale, les identités nationales ou locales, la chrétienté et l'Occident, reste inimaginable.

Une rupture nette, autant avec les défenseurs d'un Occident laïc moisi anti-islam qu'avec les défenseurs de la religion «des opprimés» est possible et, surtout souhaitable. La critique de toutes les religions, qu'elles soient monothéistes,

panthéistes ou new age, qu'elles s'inscrivent dans des théocraties, des clergés, des communautés, ou dans les solitudes des prisons, au Vatican comme dans les bidonvilles, qu'elles soient considérées comme d'ici ou d'ailleurs, est un des viviers importants de l'histoire révolutionnaire anti-autoritaire. Nous ne serons jamais du côté d'un Lénine qui théorise, par pragmatisme, de nouer des alliances avec des pouvoirs nationalistes et religieux, et qui aujourd'hui continue de faire des adeptes auprès de la gauche anti-impérialiste friande de soutiens étatiques et para-étatiques. On peut vomir toutes les références à l'Occident, à la République française laïcarde anti-islam, anti-voile et anti-abaya sans se leurrer sur une quelconque forme d'émancipation présente dans aucune religion. Ce à quoi nous nous attaquons, c'est à la religion comme institution, outil de domestication des corps, des esprits, outil efficace de domination partout dans le monde, à l'échelle de pays comme à l'échelle de familles qui y relaient les normes, codifications et interdits de la morale, et cela n'a rien à voir avec ce qui est à chaque fois attaqué et visé par la Réaction aux abois : non pas tant la religion comme outil de pacification sociale que tout simplement l'altérité, aux noms pas français, aux mauvais papiers, l'altérité porteuse d'étrangeté et synonyme, pour la culture nationale, de non-intégration et de brouillage des identités. Pour notre part, nous serons toujours du côté de l'altérité qui immigré, qui brouille, qui dérègle, précisément en ce qu'elle dérègle la norme ambiante, mais non pas pour l'affubler d'un énième costume identitaire, orientaliste et paternaliste.

L'identité, qu'elle soit nationale, régionale, provinciale ou locale, religieuse, ou pire, raciale, sert toujours à rassembler des individus sur un critère socialement construit qui gomme totalement la position de ces individus dans le système d'exploitation, et les rapports d'oppression et de domination qu'ils subissent ou exercent. Le rassemblement sur un critère identitaire permet de mettre côte à côte patrons, juges, flics, contrôleurs, matons, et prolos, galériens, marginalisés et bourgeois. Il n'est d'ailleurs pas un hasard si ces identités sont si souvent et efficacement mobilisées par les dirigeants de ce monde pour fédérer autour de leurs projets étatiques ou para-étatiques : ainsi les opprimés d'ici ne luttent plus contre les oppresseurs d'ici, mais contre les opprimés d'à-côté, qui vivent en réalité les mêmes oppressions qu'eux et sont seulement différents d'eux sur un critère identitaire. Comment alors ne pas voir que l'identité est toujours un toboggan vers la réaction et l'essentialisme ? Et quel est l'intérêt pour des révolutionnaires de s'intéresser à l'identité ?

A cet égard nous rappelons que si nous avons un problème avec la mondialisation sous sa forme actuelle, c'est dans le fait qu'elle comprend la globalisation du marché et du capitalisme, et l'intensification de l'exploitation par la mise

en concurrence des travailleurs à l'échelle mondiale, considérés comme de la main-d'oeuvre interchangeable, déplaçable ou assignable à résidence à volonté au gré des besoins de l'économie capitaliste mondiale et des économies nationales ; et non dans le fait qu'elle comprend l'intensification et la multiplication des rapports humains et des échanges culturels entre les personnes vivant sur cette planète, dont nous nous réjouissons, dans la perspective internationaliste, universaliste et révolutionnaire, qui est la nôtre.

Nous ne pensons pas que les territoires, où qu'ils soient, soient réservés à des entités, ou à des propriétaires ou des Etats comme c'est le cas actuellement, ni à des constructions monolithiques imaginaires comme des « peuples ». Aucun principe, aucun discours, allant vers le sens d'un « chacun chez soi » ne peut s'intégrer dans notre perspective, qui est celle de la destruction des frontières et de la liberté de circulation et d'installation pour tout un chacun sur cette planète.

Nous sommes pour la destruction du capitalisme et son exploitation, qu'il soit mondialisé, régional ou local, et pour la destruction des commissariats, des entreprises, des prisons, et des tribunaux, qu'ils soient français, bretons, occitans ou bien chiliens, algériens, vietnamiens, danois ou australiens, et pour la destruction de toutes les frontières !

De la même manière, les points de vue réactionnaires qui se focalisent sur les changements technologiques et qui finissent par encenser le passé rural, balancent avec les eaux usées du progressisme le bébé de l'émancipation tourné vers l'inconnu, certainement pas vers le passé. Le progrès technologique est bien évidemment un mythe inscrit dans la trajectoire du capitalisme et de l'Etat ; la science et la technique ne sont pas autonomes des intérêts économiques et policiers de ce monde, cela, il n'y a pas besoin d'avoir réfléchi très longtemps pour s'en douter. Mais nous pensons que la perspective révolutionnaire, tout comme elle permettait de rompre avec le progressisme de la modernité sans aucune accointance avec la Réaction, permet tout autant de nos jours de rompre avec une postmodernité qui se contente d'aménager les prés carrés du présent, sans avoir besoin d'y opposer de vieilles images d'Epinal de campagnes aux clochers. Ce qu'il s'agit de dégager du progressisme, c'est sa mainmise sur nos lendemains. Un peu d'air et d'inconnu, destructeur de smart city comme de fermes à taille humaine !

Chez certaines féministes radicales, c'est aussi le fait de tenir la question de l'émancipation qui manque. Si le combat féministe se résume à l'obsession de l'identification d'un adversaire - et qu'on suppose que cet adversaire est consti-

tué par «des hommes» en tant que groupe homogène et en tant que personnes qui possèdent un pénis - dès que la binarité de genre, et, *a fortiori*, le genre en général, se brouille, on est perdu ! Et si on persiste à diriger notre temps et notre énergie à cette identification, la cible du combat que l'on mène devient inexorablement, en plus des hommes, celles et ceux qu'on n'arrive pas à identifier et le brouillage du genre en soit. Pour notre part, nous accueillerons toujours ce brouillage comme une bonne nouvelle, comme tout révolutionnaire devrait se réjouir des espaces de liberté et de subversion gagnés sur les catégories enfermantes toujours associées à des rôles sociaux déterminés pour garantir la paix sociale. Cette affirmation ne veut pas dire que le refus de la normalité fait lutte en soi, mais plutôt que pourchasser l'anormalité fait assurément Réaction.

On ne comprend pas bien à quel moment la phrase «mon corps m'appartient» ne concernerait pas tout autant les trans que les femmes, et au fond d'ailleurs tout un chacun. Ce slogan féministe ne veut pas dire « mon corps appartient au genre qu'on m'a assigné à la naissance » ou même « au féminisme essentialiste » mais bien « le corps de chacun appartient à chacun ».

Il nous paraît d'ailleurs primordial de restituer les luttes trans et queer dans la continuité de la critique féministe de la domestication des corps par le capital et sa morale.

Il serait peut-être temps de réinterroger les perspectives ouvertes après mai 68, jusqu'à la fin des années 70, pour s'en inspirer et trouver des réponses aux limites de notre temps. Qu'y-a-t-il encore de subversif dans cet épisode révolutionnaire et dans ce qu'il a pu porter de révoltes liées aux marges, à la morale et à la norme, qu'y-a-t-il à comprendre des processus de récupération qui, de nos jours, font le terreau de la réaction lorsqu'ils ne sont pas pensés en vue de lutter contre ?

On peut remarquer d'ailleurs que bien souvent, les nuances réactionnaires que nous critiquons dans ce texte finissent par converger : PMO devient transphobe, Stern et Moutot deviennent racistes, Bouteldja et ses suiveurs se mettent à défendre l'héritage soralien et l'identité blanche. Tous ont pour point commun de conchier 68 et s'installent de fait dans la réaction à celle-ci.

Pour finir, on pourrait dire que la Réaction, comme la perspective révolutionnaire engageant un certain rapport à l'époque et à la contemporanéité : la Réaction c'est en vouloir à son époque, alors que le refus révolutionnaire de l'existant se fait dans une lutte pour le présent, un espoir vers le futur et des inspirations non nostalgiques mais solidaires des luttes passées. Ces perspectives



sont résolument antinomiques et antagonistes. Une rupture avec la réaction et une compréhension de la manière dont elle prospère s'avère donc nécessaire afin de cultiver des perspectives révolutionnaires conséquentes, surtout quand celle-ci prétend s'attaquer à un certain air du temps effectivement libéral et post-révolutionnaire comme l'est la postmodernité.





*Nous sommes radicalement contre toute forme de racisme, d'homophobie, de sexisme, de transphobie et prenons au contraire ces questions très au sérieux. Nous ne supportons pas d'être accolés dans la liste de réactionnaires cités par Tomjo dans son mauvais texte «Mes vacances à Saint-Imier», que nous critiquons largement dans cette brochure.*

*Il se peut que certaines formulations de ce texte soient inexactes ou maladroites, cela n'est pas volontaire, mais pour ceux dont le regard malveillant traquerait la moindre erreur de forme pour la monter en épingle afin de ne pas prendre en compte le fond : perdez vous dans les bois de l'oubli.*

